

Le temps d'un sein nu... ou 34 ans d'Instants Vidéo

.../...

GRANDS MOMENTS

Uno de los grandes momentos de estos **34^{èmes} Instants** fue la *Ópera a viva voz* de Fátima Miranda: **Living Room Room**. Voces de terror, gritos de gozo, de alegría y de lamento, acompañados por el tintineo de percusiones cobrizas acompasando sus articuladas frases que se prolongan infinitamente. Sobre el escenario, su cuerpo dibuja rituales mixtos que acuden desde todos los horizontes. Soñamos con una nueva religión universal, verdaderamente fraternal y pacífica, de la que ella sería la suma sacerdotisa. Soñamos con escuchar sus melopeas penetrantes, mecedoras y exaltantes resonando en una iglesia reconvertida, ondeando bajo sus bóvedas o, impulsadas por el viento, desde lo alto de un minarete, expandiéndose por todos los corazones girados hacia el Cielo y, claro está, surgiendo en las sinagogas desde la tevah o la bimah. Rezo laico dirigido a dioses que no existen y que, sin embargo, durante siglos han abrumado a multitudes ingenuas, enfrentadas entre sí. *Vroum Vroum ...* Que llegue el momento del gran murmullo compartido, a *bocca chiusa*, como lo hemos iniciado, siguiendo las indicaciones finales de Fátima, a modo de bonus post aplauso, un ejercicio colectivo de gritos retraídos, contenidos, modulados interiormente, ampliándose como una ola de alegría, un tsunami de paz. (.../...)

Jean-Paul Fargier
Revista *Turbulences Vidéo* n°1, pag.15

Le temps d'un sein nu... ou 34 ans d'Instants Vidéo

par Jean-Paul Fargier

Nous l'avons tous récité, avec délectation, ce vers de Paul Valéry (qui n'a pas écrit que le Cimetière marin) : *Ni vu ni connu – Le Temps d'un sein nu – Entre deux chemises*. Il me revient, à cause de sa légèreté grave (ou gravité légère), au moment où s'achève le 34^{ème} festival d'art vidéo de Marseille.

Le dernier que son fondateur, Marc Mercier, aura concocté avant de tirer sa révérence et de passer la main.

Trente quatre ans d'émerveillement, d'émois intenses et furtifs mais durablement électriques comme ceux que provoque la vue charmante chantée par le poète sétois.

Trente quatre ans de découvertes, de surprises bouffées de *créativité... poétique et numérique* – les deux adjectifs dont se pare ce festival unique, qui a débuté en 1988 à Manosque avant d'en être chassé par un maire idiot, ignare et d'être accueilli dans la cité phocéenne par la Friche de la Belle de Mai.

Combien dure un *instant* poétique ? La question est philosophique. On peut en débattre à perte de vue. Flash ou éternité ? Eclair, tonnerre ou calme infini (entre

deux tempêtes) ? Tous les instruments de mesure sont bons puisque ces instants parce qu'ils sont poétiques sont d'abord polymorphes. Le bon critère est la secousse. Déclat unique ou choc à répétition : tout finit dans le cerveau. Où ça perdure, où ça s'enfouit, où ça s'efface et resurgit.

LES INSUBMERSIBLES

Le problème dans un festival, surtout si on le suit de bout en bout, est que ça s'efface beaucoup. À force d'enquiller des secousses rapprochées, quand dans un programme toutes les œuvres sont fortes, le spectateur finit par ne plus très bien savoir ce qui l'a mis dans un tel état d'ivresse. Pour le chroniqueur, c'est encore pire.



Ruba'iyat, 1993 © Michaël Gaumnitz



Il a noté quelques titres dont il avait envie absolument de parler au moment où il les découvrait dans la salle obscure, et puis une semaine après, en les lisant dans le dépliant, il peine à se souvenir des beautés qu'ils recouvraient. Heureusement parfois, il y a des photos, ça (r)éveille. Et des noms, que la déferlante n'a pas noyés. Insubmersibles.

Michaël Gaumnitz par exemple. Et ses peintures numériques, composées à la palette graphique, dont il fut un des premiers utilisateurs dans les années 80. C'est avec ses six *Ruba'iyat* (1993), quatrains hédonistes d'Omar Khayyam (poète persan, 1048-1131), que Marc a ouvert les séances de la Friche, le mercredi 10 novembre 2021 à 18 heures, après avoir rappelé qu'Arthur Rimbaud était mort à Marseille un 10 novembre (1891) à l'Hôpital de la Conception.

La palette graphique ou *Paintbox* (en langue native) était un instrument diffusé par la firme Quantel, qui commercialisait les premières régies numériques (avec compression d'images, retournements dans l'espace, glissements dans le cadre, etc.), outil qui changea le destin des artistes vidéo ayant débuté par la vidéo analogique et ses processus de montage rudimentaire. La *palette* (on omettait *graphique* par familiarité) avait pour caractéristique (sa fiche Wikipédia le rappelle, lisez-la) de restituer les étapes d'une composition, en accéléré, permettant de suivre la naissance d'une œuvre, son déroulé dans le temps. Gaumnitz, peintre, fut un des pionniers de cet

exercice, à l'invitation du studio de recherche de l'INA. Depuis ses simples *Carnets d'esquisses* (1985) et ses drôles de *Graf'nitzs* (1986) en passant par ses portraits sorciers dont les plus célèbres restent ceux d'Averty et de Godard, il est allé vers toujours plus de complexité et de finesse. *Portraits de Femmes* (1987), chronique de *La Révolution Française* (1988), démontage d'un style (*L'art en jeu* – Braque, Giacometti, Klee) ou en 1991-92, l'hebdomadaire *Courrier des téléspectateurs* de La Sept, future Arte, où les mots éclosent comme des fleurs dans un film de Painlevé, se tricotent comme de la dentelle.

Tout ça pour arriver en 1993 à ce sommet d'élégance que sont les *Quatrains* d'Omar Khayam. Dits en français et en persi, écrits pareillement dans les deux langues, les mots qui chantent l'amour et le vin se tressent entre les tiges de jardins merveilleux fabriqués avec des arabesques joliment ciselées. Des amoureux s'y courtisent, des jets d'eau y dansent, des oiseaux s'en échappent. Ravissements garantis. Comme je ne me souviens plus desquels Michaël a illustrés, j'en choisis un au hasard (pour vous en donner le goût) dans mon exemplaire édité par Allia. Qui est un de mes livres de chevet (toujours à portée de main et de rêve).

O toi dont la joue est sculptée sur le modèle des roses sauvages !

Toi dont le visage est moulé comme celui des idoles chinoises,

*Hier ton amoureux regard a changé le roi de Babylone
En un fou qu'un joueur fait manœuvrer sur l'échiquier.*

Et un autre, quand même, où coule le vin avec l'amour, surplombé par la religion (ses trois thèmes de prédilection) :

*Une cruche de vin, les lèvres de l'aimée, sur le velours
d'une pelouse,*

Ont tari mon argent, ont ruiné mon crédit...

Toute la race humaine est vouée au Ciel ou à l'Enfer.

*Mais qui jamais est allé en Enfer, qui du Ciel ne revint
jamais ?*

Enfin, pour couronner cet hommage au grand Gaumnitz, Prévert fut convoqué avec ce bijou aux couleurs chatoyantes : *Pour faire le portrait d'un oiseau.*

De l'oiseau de Prévert qui vole hors de sa cage aux oiseaux anarchistes du film de clôture, *Commons Birds*, un vrai film de fiction de 84 minutes, réalisé par Silvia Maglioni et Graeme Thompson, il n'y a que quelques coups d'ailes. Et nous voici transportés loin, très loin de ce tohu-bohu d'images où nous avons baigné pendant quatre jours. Si Marc l'a programmé à la toute fin de son exercice à la tête de ce festival, c'est parce qu'il est, dit-il, « un film d'ouverture », qu'il donne envie d'aller voir ailleurs, de vivre autrement, de parler autrement. Et de fait, on se retrouve d'emblée dans un univers étrange, en noir et blanc, à Athènes aujourd'hui, où déambulent deux zozos, genre *clochards célestes* (façon Jack Kerouac et Neal Cassidy dans *On the Road*). Avec eux on constate la déglingue d'un pays ravagé par la Dette, accablé sous le poids des remboursements obligatoires édictés par un Sauveur qui l'a enfoncé, ce pays, dans une vie au rabais. Ces deux-là sont des révoltés, ils refusent de se soumettre, la Dette, ils ne la paieront pas, ils le crient en croisant une foule qui manifeste sa colère contre cette indignité imposée. Après une déambulation dans une ville morte, sauf quand elle est soulevée par

des manifestations, ville de ruines antiques défiant les siècles et de décombres modernes irrécupérables créés par les ruineux Jeux Olympiques (stade abandonné, anneaux en béton jonchant le sol sur lesquels virevoltent les deux zozos), la conclusion s'impose : il faut partir ailleurs. Mais où ? Tout droit, leur suggère une voix de corbeau pasolinien. Pasolinien, oui.

Car, on le comprend très vite, on se trouve avec ce film dans un prolongement génial d'*Uccelacci e uccellini*, où les oiseaux parlent. Ceux de Graeme et Maglioni sifflent et en sifflant forment des phrases, c'est ça qui est génial. Et la suite le prouve.

Les zozos athéniens qui, eux, parlent en grec ancien (celui d'Aristophane, dont la pièce *Les Oiseaux*, a inspiré ce film), en faisant un pas en avant pour obéir au corbeau, débouchent dans une forêt verdoyante, pleine d'arbres très vieux, couverts de mousse (indice irréfutable de pureté de l'air). Là vivent des humains qui s'expriment comme des oiseaux (dans une langue réelle, nantie de 2.000 mots, pratiquée par les habitants de l'île de Gomorée, au large des Canaries, nom prédestiné). La rencontre entre siffleurs et grécophones sera salutaire. Les siffleurs ont des solutions à proposer pour réfuter la Dette. Au terme d'une longue conversation (heureusement sous-titrée), l'un des rebelles hellènes rejoint le peuple libre ; le second n'arrivant pas, comme on dit aujourd'hui dans le monde des endettés et surtout des « endetteurs », à changer de logiciel mental, rebrousse chemin. La fable est claire, et d'une simplicité évangélique : il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus. La liberté est un choix difficile, héroïque même.

Tel pourrait être le dernier mot de cette histoire contée en termes rutilants : mise en scène parfaite, alternant mouvements inspirés et plans fixes nécessaires ; jeux impeccables des acteurs, tant grecs (venus du théâtre) que gomoréens (enrôlés sur place) ; splendeur de la forêt primaire où aucun arbre ne pousse droit, chaque tronc se courbant élégamment vers un autre en un lacis d'arabesques enivrantes ; intrigante beauté des parures « oiselesques » des habitants de cette forêt ; rythmique



Commons Birds, 2019 © Silvia Maglioni & Graeme Thompson

envoûtante des sons codant les mots et des silences dosés. Tout concourt à vous transporter loin (de tout ce qui se fait en cinéma comme de tout ce qu'on voit en art vidéo), dans un monde enchanté, purement poétique, fermement politique. Où l'on respire mieux que dans notre ici-bas. Ici et maintenant, où l'on doit faire face au défi que nous lancent ces oiseaux exemplaires. Comment être dignes d'eux ? On ne va pas tous partir aux Canaries. Alors ? Un, deux trois, cent Vietnam, proposait le Che Guevara. *Commons birds* nous le crie : un deux trois, mille Gomorée et le monde sera transformé.

Il y avait d'autres oiseaux qui voletaient dans ce festival, chacun avec son message. Et d'abord celui de son affiche. Posé, sur une main réelle, un oiseau bleu, peint sur un mur, bat des ailes, s'apprête à s'envoler, à moins qu'il vienne, au contraire, juste de se poser. A côté du bras tendu vers l'oiseau, on lit : AVIS DE PASSAGE, encadré comme un titre : c'est celui de ces 34^{èmes} Instants Vidéo. Près de la main, une phrase, non signée : *Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe*. On apprend (en lisant l'éditorial du pro-

gramme) que cet avertissement est de Walter Benjamin, penseur allemand, auteur entre autres d'un essai sur les Passages de Paris. Ainsi naissent les idées. Au hasard des rencontres, des cristallisations. Marc Mercier :

« J'ai conçu cette 34^{ème} édition du festival en marchant sur les traces de l'exil du philosophe poète Walter Benjamin. Une traversée des Pyrénées qu'il entreprit en 1940 pour fuir l'horreur des camps. Le passage vers l'Espagne aurait dû lui ouvrir les voies de la liberté. Tout passage comporte des risques. L'espace de la frontière est un seuil. Ce festival a été pensé comme un seuil. »

C'est pendant que Marc refaisait le parcours de Benjamin avec quelques amis (Caroline et Pierre Carrelet, Pascale Pilloni, Yasmina Zidi), que cet oiseau s'envolant d'un mur a surgi, que Pascale a tendu vers lui sa main, que Yasmina a vu leur accord et cliqué la photo qui servira d'emblème à ces 34^{èmes} et derniers Instants Vidéo propulsés par le souffle, poétique et numérique, de son fondateur (qui passe la main). Cet *avis de passage*, prenant la suite de ces titres toujours aussi surprenants : *Mort, la vie te guette* (pour le 33^{ème}), *Tu me voulais*

vierge, je te voulais moins con (pour le 32^{ème}), Humains de tous les pays, caressez vous (le 31^{ème}), etc.

GRANDS MOMENTS

Bien. Passons. Puisqu'on nous le demande. Passons en revue ce programme ultime, aux heures si riches qu'il me faudrait un numéro entier de *Turbulences* pour en rendre compte. Et une mémoire d'éléphant. La mienne est égale à celle d'un oiseau. C'est déjà pas mal. Elle mémorise les bonnes branches, le nid où dormir, la haie où se réfugier en cas d'attaque, le champ où picorer des graines entre deux mottes et un ver de terre qui s'offre en dessert. Pardon si je *survole* ici tous ces trésors rassemblés par le Passeur averti et infiniment généreux, pardon si je ne rappelle que quelques moments de ces Instants.

Un des grands moments de ces 34^{èmes} Instants fut l'opéra de cris de **Fatima Miranda : Living Room Room**. Cris de terreur, de jouissance, de joie et de lamentation, accompagnés du tintement de percussions cuivrées qui virgulent ses phrases articulées sans fin. Son corps dessine sur la scène des rituels mélangés, accourus de tous les horizons. On rêve d'une nouvelle religion universelle, réellement fraternelle et pacifique, dont elle serait la grande prêtresse. On rêve d'entendre ses perçantes et berçantes et soulevantes mélodies résonner dans une église reconvertie, rouler sous ses voûtes, ou, poussées par le vent, du haut d'un minaret, se répandant dans tous les cœurs tournés vers le Ciel, et bien sûr aussi fusaient dans les synagogues depuis la Tevah et la Bimah. Prière laïque adressée à des dieux qui n'existent pas et pourtant qui accablent depuis des siècles des multitudes naïves, dressées les unes contre les autres... *Vroum vroum...* Que vienne le temps du grand murmure partagé à *bouches fermées*, comme nous l'avons inauguré en suivant les indications finales de Fatima, substituant en guise de *bonus* post applaudissements un exercice collectif de cris rentrés, contenus, intérieurement modulés, grossissant comme une vague de joie, un tsunami de paix.

Le lendemain, comme un écho à ces cris changés en sons mélodieux mystiques, Bob Kohn se (et nous) demandait *Why are people screaming?* En une vidéo fulgurante et pourtant lente de 2'54. Pourquoi les gens rient ? À chacun de donner une réponse à cette question en entendant les cris (déchirants, rageurs, transis, percutants, étranglés) collectés pour la poser. Pour la poser en les déposant sur des images de déserts (sables ou neiges) signifiant peut-être, sûrement même, que tout cri tombe dans le vide. Tout crieur est un autiste qui s'isole encore plus. Hélas. À moins qu'il ne trouve le chemin du chant. **Du chant métamorphosant plainte et colère. Duchant crissant et construit, instruit et communicant, tel que nous l'enseignent Fatima Miranda ou Silvia Maglioni et Graeme Thompson.**

Autre grand moment : l'apparition double de Giney Ayme, l'artiste aux deux Y. J'y suis – j'y reste. Sur l'écran et sur scène. Complice depuis toujours de Marc Mercier (ils ont fait du théâtre ensemble) et des Instants (que Giney a souvent truffé de ses saillies, trouvailles, gestes). Justement des gestes, en voici encore. Si bien que Marc a intitulé cette apparition concertante : *Les gestes (du travail, de la poésie, de la technique) dans le guêpier de la technique*. Hou la.

Mais voici de quoi il retourne. Ce que sous ce titre, on Y trouve.

D'abord un film de 15 minutes : *Les gestes du travail* (2017-2021). Compilation d'extraits de performances dispersées sur dix ans : Giney plante des clous, beaucoup de clous, de plus en plus vite, Ayme coupe à toute vitesse des planches avec une hache, en morceaux de plus en plus petits, frisant l'allumette et risquant la blessure, mais son adresse est grande et nul accident ne survient. Giney m'a expliqué : j'ai été bûcheron, menuisier, ce sont des gestes de métiers. Transformés en poèmes actifs par leur répétition concentrée. Leurs bruits forment une musique brute. C'est assez vertigineux à regarder. Le pire (je veux dire le meilleur) est à venir, gardé pour

la fin : avec je ne sais plus quel instrument (hache ou couteau), la main de Giney sculpte un poème de formes dans une liasse de papier blanc somptueux, qu'on réserve habituellement à l'impression de luxe, au tirage à part. Il entaille, cisaille, creuse, perce, effile, taillade, troue, tranche, et de diminution en diminution fait surgir un concert de reliefs immaculés. Juste avant de lancer le film, Marc avait célébré le génie de Giney en une litanie de verbes (d'action) dix fois plus fournie que ma liste ici. Bel hommage d'un poète à un autre.

Car Mercier aussi est poète. Tous ses textes dans les catalogues de ces 34 Instants Vidéo le démontrent. Une seule preuve : la présentation dans le programme de ce Moment Ayme. Les phrases se suivent serrées façon prose. C'est déjà un enchantement. Je vais les aérer ici, façon poème. Ecoutez.

*On dit que ce sont les Chinois qui inventèrent le papier.
Tous les intellectuels les vénèrent...
C'est pourquoi en 68 nombreux furent maos.
Ils n'ont pas voulu voir la bête qui
Est en eux. Regardez
La guêpe, rongant de ses mandibules le bois
Des poutres. Sa salive servant d'agglutinant,
Le matériau obtenu est du papier dont elle construit
Ses guêpiers. Depuis lors, l'homme ne cesse de se four-
rer dans le
Guêpier des mots et des techniques, enviant parfois
La taille de guêpe dans les «magasines féminins ».
Images indigestes.
Reste à trouver le geste du travail qui
Artisane les mots, les images et les sons comme
Nos sœurs hyménoptères apocrites façonnent
Leurs alvéoles.*

Oui Giney est un maître en *secrètes* alvéoles. La suite de son intervention le prouve. Après le film, une lecture. Par Florence Pazzottu. De textes de Ayme ? Non, d'elle-même. Giney aime ses mots, sa voix, son allure : ils ont souvent performé ensemble. Elle avec ses pensées

serties en sages conseils, réflexions engageantes, intitulées *C'est égal*. Lui, à ses côtés, en gratteur de guitare. Vivace, rapide, délurée, déferlante, en un mot : *flamenco*. J'ignorais ce talent qui complète en douceur son art du marteau et du couteau, de la tranche et de la hache, sans abdiquer la vitesse. Belle accointance. Les têtes dansent, entraînées par les mains, les mots. Les accents partagés. Les entre deux, *silencio*.

ESCADRILLE D'AVIONS FURTIFS

Frappé cette année par la haute teneur des performances, il ne faudrait pas que j'en vienne à *passer sous silencio* la flottille, l'essaim, l'escadrille des vidéos brèves, qui chaque jour assaillaient nos mirettes ébahies... mais qui se succédaient à une telle cadence qu'elles effaçaient ce qui avait été imprimé par les précédentes. J'aurais dû les commenter en direct. Voici en différé et en une phrase quelques remarques qui surnagent. Souvent accrochées à des noms que je connaissais déjà. Les repères, ça aide.

Clio Simon, avec *Géographie de l'ineffable* (12'), nous ramène une de fois de plus mais avec davantage de sérénité dans son Chili chéri.

Esmeralda Da Costa, après avoir mis en scène sa mère et elle, découvre dans *Moi ? Mon Monde* (3'33), la diversité bigarrée des êtres qui l'entourent, symbolisés par des enfants noirs qui jouent à la balle (de couleurs).

Jean-François Guitton empile les *Lieux* (18') jusqu'à l'abstraction, épure du sens.

David Finkelstein revient avec sa *Collection d'Excentricités* (2019), découverte il y a deux ans mais cette fois sous-titrée : des objets flottant dans un espace numérique propre à toutes les métamorphoses contribuent à la démonstration de deux plaisantins postés dans un coin du cadre qui discutent en direct du rôle des mots dans la création du monde. Absurde et doucement hilarant. Saluons-les bien haut, l'humour se fait rare chez les vidéastes.



Géographie de l'ineffable © Cléo Simon

Ah mais non, proteste Jisu Lee, un coréen qui signe *Le manque partagé* (5'25) : curieux assemblage de mobilier bancal qui parvient, en dépit de toutes les privations de pièces essentielles, à donner le change.

Juste après, et en live, Marc Mercier a fait la démonstration qu'on pouvait faire tenir debout, sur une table, une chaise n'ayant que trois pieds. Olé.

Sa *Corrida Urbaine* (3'15), un *hit* qui date de 2008, gesticulation à Ramallah d'un policier danseur réglant la circulation, a une fois de plus été saluée par des rires de bon aloi.

Virginie Foloppe, avec *Male Gaze* (7'40) envoie (ou reçoit) joliment écrite une lettre d'amour (à ou de sa sœur) en accusant réception sur son visage repeint.

Joao Cristovao Leitao, dans *Aleph* (14'), donne à entendre le texte éponyme de Borges en usant seulement d'une mise en abîme, lente et longue, multipliée, d'un écran et d'une caméra filmant en zoom arrière cet écran – ce qui génère un enchevêtrement de cadres qui rend bien l'idée d'un livre contenant le monde en une seule phrase.

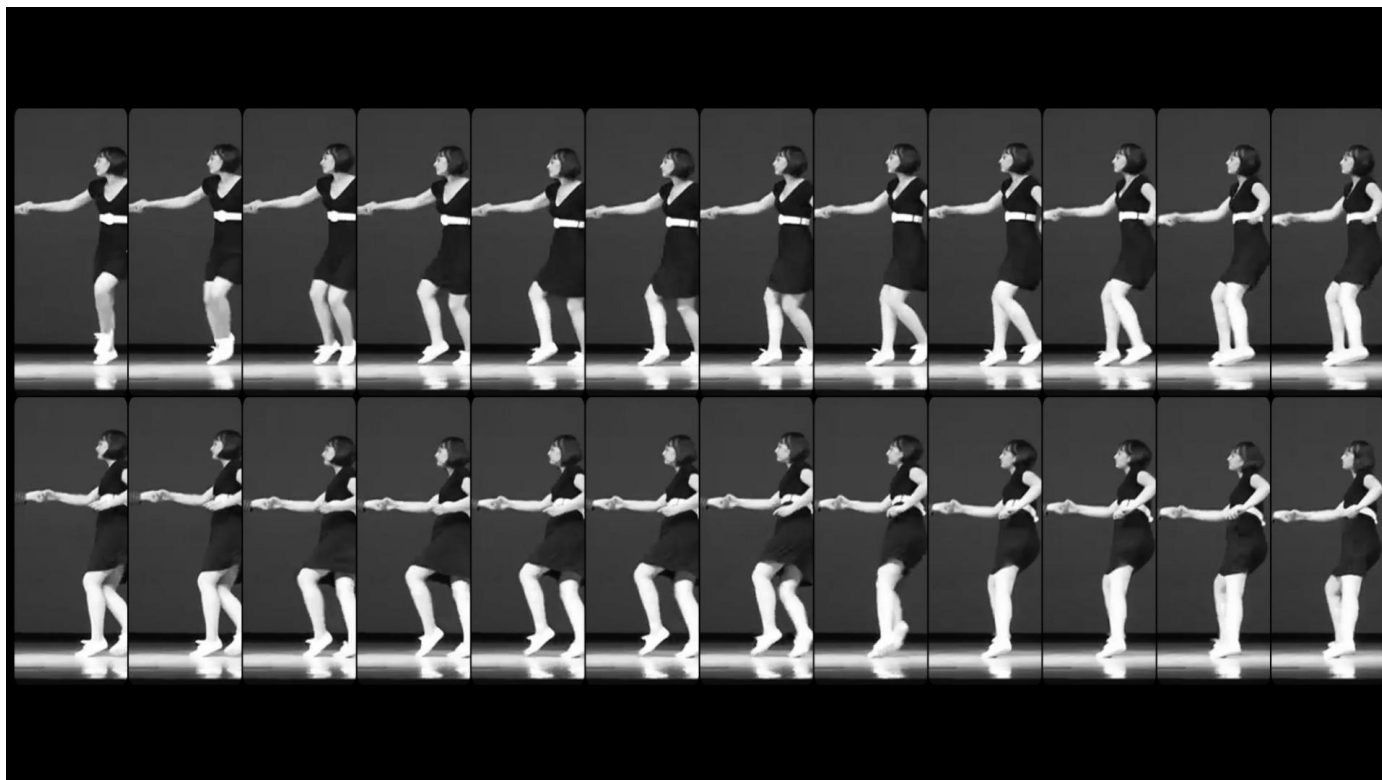
Gérard Chauvin use d'un semblable dispositif purement géométrique mais cette fois latéral, tout aussi fascinant, dans *Furtifs*, ou savoir disparaître dans l'angle mort des sociétés de contrôle (8'45) : tapis glissant pour dérouler un texte théorique inspiré par Alain Damasio, lui-même inspiré (je crois) par Deleuze et Guattari.

Pierre Clouin (dont on n'avait plus de nouvelles depuis son agneau bêlant) fait la même démonstration en moins d'une minute avec *Supply (Alimentation)* (0'53) : des boîtes de conserve (sous surveillance sans doute) tressautent sur un tapis roulant filant vers l'abîme, jusqu'à ce que certaines versent dans le vide.

Marianne Strapatakis, impertinente, a transformé une commande de publicité, pour des restaurants japonais de sushis, en élégie de la mer écrite du point de vue du poisson : *The Beautiful Fish* (4' 31).

Stuart Pound aime la danse et le prouve avec le renversant *Boogie Stomp Pink* (3' 34), frais et monochrome, un brin sexy.

Pascale Pilloni avec son *Incise du mimosa* – un goût d'encre dans la bouche (12'27) plonge des paroles émouvantes de Deleuze et de Godard (récitées à deux



Boogie Stomp Pink © Stuart Pond

voix) dans une rhapsodie en jaune et noir, tandis qu'une colombe tente de s'envoler vers l'azur avec un message crypté, à coup sûr politique. Multicolore en tout cas.

Maximilien Ramoul nous conte *La chute de la bureaucratie* (4' – 2017) sans croire qu'elle ne s'en relèvera pas.

Pierre Carrelet, avec *Des – ailés* (11' 36 – 2021), entre dans la tête d'un migrant condamné à errer et à ressasser son étrangeté en un monologue sans fin : Je suis perdu en ce pays, je flotte ; ici, je n'y suis pas tout à fait ; ailleurs, je n'y suis plus ; j'attends ma mue, ma libération, ma métamorphose... tous ces mots sortant d'une tête noire dansant au plus près de la caméra, percutée parfois par l'éclatement d'une fleur rouge jaillie comme une larme solaire. Sans doute la vidéo la plus accomplie poétiquement et la plus subtile politiquement vue dans ce festival.

Geneviève Morgan suit tranquillement l'édification patiente de *La montagne de fleurs* (10'15 – 1994) que l'artiste portugaise Lourdes Castro, orfèvre en ombres (projetées ou cousues main), construit avec les pétales de tous les géraniums que chaque matin son mari (Ma-

nuel Zimbardo) lui offrit à son réveil pendant des années : magnifique volcan rouge (d'amour) autour d'un cratère de verre (un vase soliflore) laissant passer la lumière jusqu'au sol à travers la table transparente sur laquelle l'œuvre est installée, créant son double d'ombre. Montagne double donc, réelle et sensuelle en haut, dessinée et mystérieuse en bas. Toute chose sur terre a son pendant ailleurs. Mont analogue, montagne magique. On ne finira jamais d'en graver la légèreté.

MONUMENTS

Après ce survol rapide, hélas trop furtif, d'œuvres ciselées comme des bijoux, il me faut en venir aux poids lourds, aux mastodontes, aux monuments. J'en compte 4. Les voici par ordre d'arrivée sur l'écran des Instants.

1. *Mémoires de la Télévision* (49'25 – 2021) d'Alain Bourges. Télévision retrouvée par le Proust du temps cathodique. En trois parties. La Voix des morts (12'10) décèle les prémises du tremblement gris des premières images hertziennement dans les manigances

de spirites inspirés se donnant la main autour d'une table pour convoquer l'Invisible. C'est le défilé des ancêtres, qui commence avec Victor Hugo et s'achève avec Pierre Barthelemy, l'accoucheur de la TV française. *La vie instantanée* (24'45) nous projette dans les grands moments du Direct (*Live* disent les américains), en particulier de la mort en direct dont le parangon restera l'assassinat de Kennedy, reconstitué ici par Alain Bourges en une orchestration nouvelle de tous les points de vue filmés. *L'âge ingrat* (12'30), c'est l'adolescence d'une nouvelle usine à rêve : le balbutiement des séries, les coups d'éclat des personnages récurrents. L'histoire n'est pas terminée, il reste pour compléter ces Mémoires de la Télévision à peindre sa maturité, sa décrépitude, peut-être sa résurrection. L'art vidéo est né de ce medium cathodique, qui a muté numérique. Bourges y travaille. À suivre.

2. *Piu de la vita* (73'16 – 2020), un film de Raffaella Rivi sur Michele Sambin (et Pierangela Allegro). Au départ, Sambin est un jeune artiste italien, moderne comme on en trouve beaucoup dans les années 60, cherchant à se singulariser dans le sillage de Duchamp qui a décrété la peinture obsolète. Vive les objets trouvés et les actions baptisées performances. Alors Michele rassemble quelques comparses, les dote de bidons de peinture industrielle et ils s'en vont les répandre sur une prairie au bord de la lagune de Venise : il repeignent l'herbe façon *dripping*, joli coup (filmé bien sûr pour l'exemple, l'homologation du record). Un jour, vers la fin des années 70, Michele Sambin découvre, comme beaucoup de bricoleurs électroniques à l'époque (Dan Graham, Bruce Nauman, Catherine Ikam), l'effet retard entre enregistrement et restitution des images vidéo par les premiers magnétoscopes. Et il a l'idée d'une performance accomplie en tirant parti de ce décalage, qu'il va augmenter, multiplier. Il accroît le parcours de la bande entre deux magnétoscopes de façon à sur-imprimer en direct les images de son action. Action consistant à mouvoir sa tête devant la caméra, passant d'un hors-

champ à l'autre, tel un balancier. Vertige du Temps. // *tempo consuma* sera le titre. Dans le film que Raffaella Rivi lui consacre, Michele reconstitue sa trouvaille. C'est à peu près tout ce qu'il a fait en vidéo, car artiste à multiples facettes il s'est beaucoup exprimé en faisant de la musique, du dessin, de la peinture, de la sculpture et surtout du théâtre avec la complicité de Pierangela Allegro, comédienne et poète, qui deviendra son épouse et la partenaire de son succès. Dont nous avons un large aperçu grâce aux archives bien rangées dans la maison calme et luxueuse, entourée d'oliviers, entièrement pensée par l'artiste. Luxe et volupté d'un accomplissement heureux permettant le rebondissement créatif permanent, comme en témoigne la réédition numérique d'*Il tempo consuma* pour les 34^{èmes} Instants Vidéo de Marseille. Très belle installation dont je parlerai plus loin.

3. *S'il en reste une, c'est la foudre* (37' – 2016), réalisée par Marie Alberto Jeanjacques. La foudre se nomme Annie Le Brun. Interviewée en noir et blanc, filmée en gros plan, la philosophe poète lance ses pensées révolutionnaires dans le vent qui les emporte loin, frappant d'interrogation les souvenirs d'enfance de la réalisatrice. Le choc de ces deux univers provoque une fulgurance cinématographique rare (qui me fait penser aux lueurs d'intelligence que tressent les mots de Sollers dans les images de Pollet pour précipiter *Méditerranée* dans le mystère d'une initiation cosmique). Il s'agit là aussi de se sauver par la Beauté. La première phrase de *S'il en reste une* dit à peu près : « Depuis ma naissance je suis poursuivie par l'ombre d'un taureau... » Puissant incipit sur des images de mer agitée. Et des taureaux, on va en voir par la suite beaucoup, libres ou contraints en Camargue. Comme un écho aux corridas, actes sacrés, de *Méditerranée*. Annie Le Brun, *torera*. C'est l'évidence. Ses réflexions sont des passes, des banderilles, des coups d'épée, des estocades par concepts affûtés. On la regarde dérouler ses véroniques admirables face à la charge d'une Perte évitable. Il n'y a pas de fatalité à l'absence de révolution, quand le salut ne dépend que

de soi-même, pas d'une foule, fût-elle nommée peuple. Il suffit de penser juste, de dire bien et présenter beau. Chacun doit s'y mettre, produire sa poésie. Et la métaphore finale est sublime (et digne de la fin de *Méditerranée* : la barque lointaine, minuscule point au milieu de l'immensité de la mer) : une silhouette humaine arpente difficilement les failles d'un îlot rocheux, cherchant une issue, il a l'air égaré, véritablement perdu dans cette prison entourée d'eau. Il s'approche du bord, hésite, recule, avance encore et plonge dans l'eau. Comme on se jette (*al volapié*) sur un taureau. Beauté salutaire d'un geste éperdu.

4. *Mort, la vie te guette ! (Poème vidéographique en dix esquisses et un épilogue en quête de la beauté d'un geste éperdu)* (78' – 2020). Une telle densité de pensée et intelligence des images, on n'avait pas vu ça depuis les films de Guy Debord. Signé conjointement par Pierre Carrelet et Marc Mercier, ces esquisses réalisées pour tramer les Instants Vidéo de l'année dernière, empêchés par le Covid, forment un Manifeste contre « la laideur contemporaine provoquée par la marchandisation de la quasi-totalité du monde ». Les voici encore frémissantes, lâchées comme une bombe dans les 34^{èmes} rugissants. On en proposera peut-être plus tard (moi ou un.e autre) une étude complète, je me contenterai aujourd'hui de pointer seulement ce qui rend ces chapitres si forts, si indispensables à qui veut survivre honorablement dans notre monde abîmé.

Le dispositif de ces esquisses est simple et d'emblée décapant. Beaucoup de mots, de phrases, de citations : un texte fleuve ; et en regard, très peu d'images, séparées par beaucoup de noir. Ces images se voient presque toutes décrites, attribuées, titrées, et bien sûr numérotées pour que l'on se rende compte de leur rareté précieuse. Ce sont des dessins, des caricatures, des photos, une seule fois un film (splendide). La dernière image porte le numéro 178, je crois. Vraiment c'est peu (mais suffisant tant chacune est frappante) pour une telle

somme de pensées, d'ironie, de mise en mouvement. Les mots s'imposent comme le vecteur d'une insurrection.

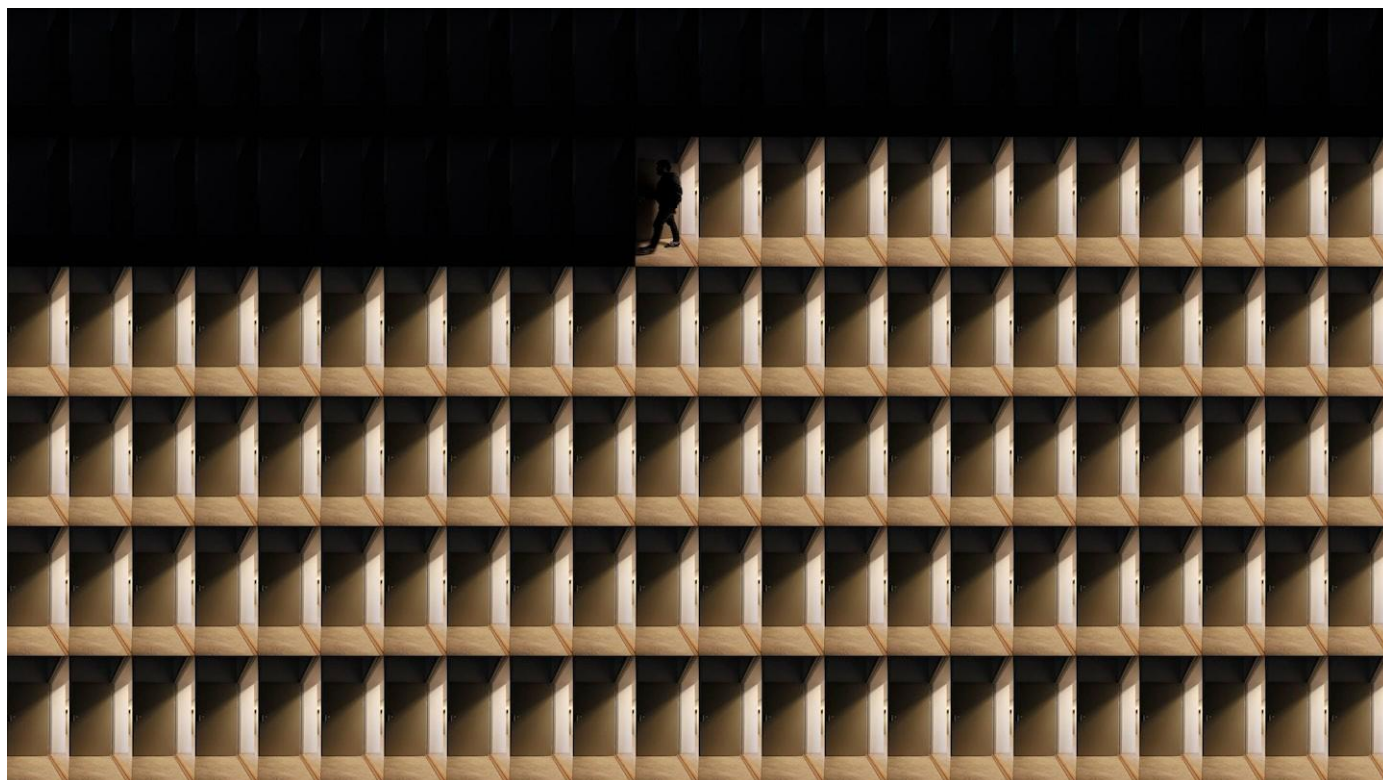
Égrainés par des voix attentives aux sens qu'elles émettent, ces mots s'accroissent telle une vague qui grossit et ne cessent de pousser devant elle les déchets d'une tempête. Ils sont signés par une centaine de noms qui défilent à la fin. Nommons Annie Lebrun (inspiratrice revendiquée de ces réflexions prophétiques), Godard (et son histoire modèle du cinéma), Nietzsche (et ses *par delà*), Sade (et ses outrances pédagogiques cruelles), Rimbaud (et son illuminé cinéma en couleurs), Bataille (et ses intuitions politiques), Fanon (et sa valse des masques), Bellmer (et ses corps illimités), et Brecht, et Breton, et Camus, et Benjamin, et Césaire, et Deligny, etc. etc., à jamais indispensables.

D'esquisse en esquisse, on parcourt l'orbe de la lumière, on médite sur l'effraction, on assiste à l'invention du noir, on contemple des masques, on danse avec les Muses, on partage l'humaine condition, on magnifie les corps (le nôtre et celui des autres), et après avoir suivi les lignes d'erre on accède à la Beauté, concluant illico : il ne faut pas en rester là. Il ne faut surtout pas l'asseoir sur nos genoux, la Beauté, sinon, comme Rimbaud, on la trouverait amère, et on finirait, comme il l'avoue, par l'injurier. Le monde est à aimer : plus que la beauté c'est la vie, l'arme secrète. L'ennemi c'est la mort. Douze fois retentit, à chaque fin de chapitre, cet avertissement : *Mort, la Vie te guette*. Sur tous les tons.

À décliner, *ad libitum* : Art, la Vie te guette. Vidéo, la Vie te guette.

ET LES INSTALLATIONS ?

Elles sont, aux Instants, toujours, et il m'a semblé cette année encore davantage, nombreuses. Minimales (avec un seul écran) ou spectaculaires (déployant un dispositif large, multiple), le regroupement en une seule vaste salle de 16 œuvres défie le spectateur d'apprécier chacune à sa juste valeur. On passe de l'une à l'autre sans transition, en quelques pas, sans avoir le temps de souffler.



The Door, 2020 © Hassan Daraghmeh

On est acculé à la boulimie. Alors chacun y va au petit bonheur la chance, se frayant en zigzag un chemin d'exploration aléatoire. Voici le mien.

Désir, de Richard Skryzak. Ultra minimal : le mot est écrit en lettres bâton, avec comme accent sur le « E », un fin croissant de lune, et une pleine lune comme point sur le « I ». L'auteur de cette douce rêverie, en mettra d'autres, points et accents, dans un texte lu le soir du vernissage, célébrant l'amitié que l'art entretient entre ses servants (à rebours des rivalités que suscite le marché).

La traversée du rail, Robert Cahen, 2014. Barrant l'entrée de la salle d'exposition, on bute contre ce tableau filmé en Chine, où l'on voit des cyclistes, des voiturettes et toutes sortes de passants franchir avec peine les rails d'une voie ferrée en pleine ville. Comme, vu la difficulté du passage, ils sont obligés de ralentir, on a le temps d'observer leurs différences (habits, allures, tailles, âges, genres) et d'admirer le style de leurs tactiques.

En attendant que le vent tourne, 2019, est un triptyque d'Esmeralda Da Costa. Il déploie les effets du vent sur des paysages somptueux, caractérisés par la ronde des éléments vitaux (feu, eau, air, terre) que contemple

(de dos dans l'image) l'artiste, nous invitant par sa présence à méditer avec elle.

Wasser, 2021, de Marie-Pierre Bonniot. Un cran au-dessus (en nombre d'écrans) : 5. Variations sur l'eau, et ses états contemporains, avec des images captées par iPhone dans plusieurs pays (France, Allemagne, Islande, Suisse). Les rimes d'une image à l'autre tressent un discours écolo, pas toujours facile à décoder.

Pasos (Frontières), Olivier Moulai, 2019. Une fresque vaste trouée de dix alvéoles. Des visages, des paysages, des chemins. L'auteur entend nouer les chemins de l'exil de gens célèbres comme Walter Benjamin et ceux où errent désespérément des milliers d'anonymes. Belle idée. Mais on a parfois du mal à s'attacher à cette dispersion bigarrée.

Il tempo consuma (1978 – 2021) de Michele Sambin. Sans doute la plus simple, la plus immédiate des installations de cette expo. Exploitation du phénomène du *retard* entre tête d'enregistrement et tête de lecture dans la vidéo analogique (voir plus haut), retard amplifié par un circuit augmenté de la bande vidéo. Avec ce geste simple d'une tête (celle de l'artiste) oscillant d'un

bord à l'autre du cadre... comme un balancier dans une horloge. Ô temps, suspends ton vol, soupirait le poète au XIX^e siècle. Impossible, répond le vidéaste, au XX^e, je suis en boucle. Dans l'éternité (technique).

Haschisch à Marseille (2021). Sur les pas de Walter Benjamin dans les rues de Marseille, en 1928, les sens aiguisés par le haschisch, ainsi l'auteur (Renaud Vercey), présente-t-il son diptyque géant (deux grands écrans placés à angle droit). On y voit des cartes postales des années 20, des rues, des avenues, des hôtels, des quais, le port, le pont transbordeur, etc. Nostalgie, quand tu nous tiens... C'est grandiose et en même temps on finit vite par aller voir ailleurs... et le lendemain quand on revient on est bien content de découvrir d'autres vues. Visite infinie dans le labyrinthe du temps. « Il ne faut pas dire que le passé éclaire le présent, écrit Walter Benjamin (cité dans le catalogue). Une image, au contraire, est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant dans une constellation. » Une image, oui, mais deux, ça donne quoi ? La Voie Lactée de milliards de destins.

The Door (2020). Hassan Daraghme (Palestine). Un quidam ouvre et ferme des centaines de portes, passant sans s'arrêter d'un espace à un autre, espace minuscule, réduit à la fonction de passage sans possibilité de s'arrêter, de s'installer. Il faut sans cesse avancer, et recommencer. Nouveau Sisyphe de la multiplication des frontières, ce personnage est fascinant par son actualité terrible. Infernale.

Camille (2021). Hommage à Camille Claudel et à sa sculpture *Jeune femme aux yeux clos*, lit-on dans le programme. Cela aide à comprendre ce que visaient Brigitte Valobra (France – Espagne) et Wald (Tunisie – Espagne) en filmant au ralenti et en noir et blanc une femme (ou deux ?), une épaule dénudée, fermant les yeux. C'est plastiquement assez mystérieux et cela le devient encore plus quand le programme mentionne que cette œuvre (vidéo) évoque « le trouble provoqué par le confinement strict de la Catalogne en 2020 ».

Iskra, et bientôt l'étincelle embrassera la prairie (2017). Pascale Piloni présentait une nouvelle version

de son installation (dont j'ai parlé il y a quelques années dans un numéro de *Turbulences*). Version améliorée en netteté (sans excès) des petites images qui se logent dans des boîtes d'allumettes entr'ouvertes. On y devine, à la place des tiges inflammables, des amants enlacés. Une centaine de lits coexistent ainsi, en une fresque érotique, contagieuse. Vertige. Multiplicité de l'amour, dont la flamme mettra le feu à toute la plaine, selon l'utopie communiste reprise par les surréalistes. Rêvons. C'est mon installation préférée, cette année, et j'aimerais la voir projeter sur des murs immenses.

SIGN, Robert Cahen, 2021. Pour accompagner une pièce de musique de dix minutes d'André Bon, le vidéaste a choisi quatre paysages et les a travaillés de façon à s'harmoniser avec les quatre thèmes de la composition : tension, détente, attente, extase. « Rencontre à déchiffrer », prévient le catalogue. Ou à savourer simplement : l'extase peut être immédiate, ou sans cesse reculée.

Et voilà, c'est fini. Je sors. J'ai certainement raté quelques œuvres, mais au bout d'une heure et demie il est difficile d'absorber d'autres propositions.

Ah mais si, encore une. À l'extérieur de la salle. Je lui avais tourné le dos en me précipitant à l'intérieur. Comment ai-je pu ? Elle est énorme et splendide.

Timeline (2021) de Hamza Kirbas. Turquie. Trois images numériques fortement symboliques s'enchaînent pour émettre un message indéchiffrable (que n'éclaire pas en tout cas le laïus du catalogue, fatras de considérations sociologiques inspirées par les travaux de Maurice Halbwachs sur la mémoire collective). Mais trois images assez puissantes pour vous clouer sur place. 1. Plusieurs caisses débordant de mains coupées (en plâtre ou en plastique) progressent sur un rail circulaire en vomissant leur contenu sans jamais l'épuiser. Les mains s'accumulent jusqu'à la nausée. 2. Des femmes aux yeux bandés d'un foulard rouge, vêtues de longues robes blanches, forment un cercle autour d'une autre femme vêtue de rouge, et la caméra tourne autour de cette cérémonie. 3. Un arbre rouge émet des étoiles blanches



Iskra, et bientôt l'étincelle embrassera la prairie, 2017 © Pascale Pilloni

qui vont joncher le sol. 4. Des boîtes de conserve rouges se dandinent en troupeau dans un espace envahi par une fumée blanche. Rituels de groupes ? Mais lesquels ? Venant de Turquie, ces images parlent-elles des Derviches Tourneurs ? De l'oppression ou de la libération des femmes ? Des Kurdes ? Au fond, ça m'indiffère. Seul compte l'effet 3 D à base giratoire. Parfaitement réussi. Destiné, on le suppose, à tromper la Censure.

TRANSMISSION

Enfin ce fut la fin. Des Instants Vidéo lancés 34 ans plus tôt par son inventeur, Marc Mercier (avec le soutien institutionnel de Chantal Maire, directrice de la MJC Jean le Bleu de Manosque et la complicité scéno/graphique d'Anne Van Der Steen).

Pour finir en beauté, Marc a eu la belle idée de transmettre le costume de Nam June Paik que je lui avais transmis en 2013, pour les Cinquante ans de l'invention de l'art vidéo, afin d'incarner le Pape de l'Art Vidéo dans des performances à sa guise, comme je l'avais incarné, ici ou là, depuis qu'en 1990 Paik me l'avait offert à la fin du tournage en Corée de *Play it again, Nam*.

Le réceptionnaire, empêché (par les restrictions Covid) d'atterrir en France, l'a reçu à distance grâce à une liaison internet.

Ce sera maintenant à Majid Sedati, directeur du Festival Vidéo de Casablanca, de « faire le Paik ». Festival créé par Marc Mercier, qui y revient chaque année, et cette année avec un cadeau de plus.

Et Majid n'a pas tardé à entrer dans son nouveau costume. Le festival marocain s'ouvrait la semaine après que se termine celui de Marseille.

Je suis sûr que Nam June Paik aurait été heureux de cette transmission.

D'abord parce que le festival de Casablanca l'a souvent honoré et qu'il poursuit le grand geste de la fraternité artistique du médium le plus moderne.



Ensuite, plus secrètement, parce qu'il avait rêvé de tourner un remake du film de Michael Curtiz, *Casablanca*, en mettant en scène le fils d'Humphrey Bogart et la fille d'Ingrid Bergman. Maintenant qu'il vient de mettre un pied au Maroc, par costume interposé, il verra peut-être un jour son rêve réalisé. Moteur.

À toi de jouer, Majid.

© Jean-Paul Fargier - Turbulences Vidéo #114